

tant d'ampleur ; mais le ton d'allégresse du récit, son entrain, ses sautes d'humeur, sa justesse psychologique, son imprévu annoncent la direction, entre toutes heureuse, où le romancier s'engage : le second Wells est déjà né.

H. G.

REVUES

La Revue de Paris continue le roman d'Anatole France, *Les Dieux ont soif*. Elle publie également le carnet de notes que tint Flaubert, pendant le voyage qu'il fit en Tunisie, avant d'écrire *Salammbô*. Ce sont de rapides croquis, de simples juxtapositions de substantifs et d'adjectifs. On y voit le plus souvent le désir d'enregistrer un document, de fixer pour la mémoire les particularités d'un spectacle :

“ Pierres dispersées dans les environs. — Sur l'une, qui a encore des trous à crampons, une tête de Christ, dans une entaille, — Rayons et longues boucles ; — sont-ce des boucles ou le cordon de la coiffure ? ”

Parfois la notation est plus sensible et l'on voit poindre au travers le tableau qu'elle prépare :

“ Un dromadaire sur une terrasse, tournant un puits : *Cela devait avoir lieu à Carthage.*

(Chameau dans les airs : ses œillères énormes le font ressembler à une grenouille.) ”

Certaines indications sont amusantes : “ Nous entrons dans Kellad. Il y a des lions.”

Et quelques-unes brusquement éveillent une magique image :

“ Les jambes de nos chevaux font des ombres minces sur le sable. Cela les grandit : on dirait des girafes.”

* * *

Le Mercure de France du 1^{er} décembre publie la préface dont